

EPILOBES

Frédéric Jésus

A Michelle L.

Coucou, ex-baby Michou !

Voilà que de ta belle écriture toute en épilobes tu me demandes de « *rapporter un événement cocasse survenu dans le monde le jour de [ta] naissance* ». Ou quelque chose comme ça. Tu sollicites pour cela mes « qualités d'investigation » ! Mais que ne cherches-tu toi-même ? Au moins dans le halo du réverbère, devant l'auberge ! Non ? Non ! Bon...

« Cocasse » ! Il est vrai que toutes les naissances ne le sont pas ... On peut chercher. Mais « un événement dans le monde », encore ! Tu vois large ! Alors, personne ne t'a raconté ? Pas besoin, vraiment, d'aller titiller les latitudes ni tricoter les longitudes. Pas besoin d'investigation. Vu que « c'est arrivé près de chez toi », comme on dit chez les belges. Et plus près encore que près de chez toi. Comme livré à domicile. Foi de tétras ! Même si le cocasse ne pousse pas sur place, rien ne l'empêche de débarquer en dévalant la route. Dans un landau, par exemple. Déposé par montgolfière, qui plus est.

Je m'explique.

Figure-toi que, le jour de ta naissance, je me suis pointé chez toi. J'étais alors, disons, une sorte de bébé *beatnik*. En rupture. Enfin : fugueur depuis la veille. Tout le monde a évité de rire de mon arrivée, et moi aussi. Du coup, personne n'y a cru. J'ai été bien vite embarqué. C'est sans doute pourquoi on ne t'a rien raconté. Je n'ai rien dit non plus, moi qui suis pourtant bien vite revenu et qui vis de temps à autre pas très loin. Au fond, personne ne s'est vanté de ce qui s'est passé ce jour-là. Seuls tes parents devaient se sentir très fiers, mais seulement à cause de toi et ce n'était que justice ! Je pense qu'ils n'ont rien vu de tout le reste. C'est ainsi pourtant qu'il y eut, vers midi, moins que l'épaisseur d'une croute de comté entre ta réalité et ma fiction, entre ta fiction et ma réalité ...

Quant à ta vaste famille, elle est fort sympathique. Les rares habitants de la combe qui n'en font pas partie le sont aussi. Mais ils ont avalé leur mémoire, ou celle de leurs aînés. Je vais donc te raconter l'histoire depuis le début. Une histoire pas si « cocasse » d'ailleurs. Mais si palpitante, et semi-ténébreuse !

Un indice, dans ma façon d'être, aurait pu te mettre la puce à l'oreille. Ou la mouche au chignon. Et la fourmi ailleurs encore. Bref : tu aurais pu remarquer que je suis de ces gens qui, à peine arrivés quelque part, ne cessent de se demander comment ils vont s'en aller. C'est de naissance.

Ma naissance, qui précède la tienne d'un an, un mois et une semaine. Signe des astres ? Passons ...

Et donc, à peine né, j'ai bien attentivement tout regardé autour de moi. Ça m'a rendu précoce. Et la première idée qui a jailli de mon jeune cerveau a été : partir. Il y avait moult raisons à cela, mais passons encore. C'est de toi dont il s'agit. Toi qui, un an, un mois et une semaine après moi ne semble avoir eu qu'un mot en tête : rester.

Disons que tes yeux s'étaient ouverts sur les prairies. Et les miens, quatre cent jours plus tôt, sur les ciments. Et voilà pour la socio-géographie.

Mais voilà surtout pourquoi, ex-baby Michou, tu n'étais qu'à peine conçue dans les pré-bois moussus du Tressus que j'avais déjà conçu pour ma part, pas très loin de la gare, un projet de départ. A la façon dont on me langeait, à celle dont on me parlait, je devinais la voie qu'il me fallait tracer. Loin. Je me fis impatient. A l'âge où l'on attend encore le sein, j'attendais déjà un train.

Je découvris à la même époque qu'il me suffisait d'y songer pour savoir où je voulais aller. Qu'importaient les voies et les tracés ? Je fis pourtant le choix, pour commencer, de la voie ferrée. Le fer est bon pour les enfants. Et les lourds trains qui traversent leurs rêves leur donnent un sentiment d'intrépide sécurité. Enfin, la gare me faisait prendre le départ au sérieux. Mais comment m'y rendre ?

Il faisait chaud depuis l'aube dans mon landau en ce jour férié du quatorze juillet. Fête nationale de la grasse matinée : mes parents étaient encore au lit. Ils dormaient ou somnolaient, m'imaginaient peut-être notaire, docteur ou militaire. Ou bien ils faisaient dieu sait quoi, sans doute avec des tartines. Mais ils gardaient la chambre. Depuis peu, je savais marcher, et j'avais déjà le pas solide. La porte de l'appartement n'était pas fermée à clé. Je grimpai un instant dans mon landau pour atteindre la poignée et ouvrir la porte. Une fois sur le palier, je remis pied à terre. Le long couloir me permit de rôder ma marche derrière le landau. Juste après, l'ascenseur fut un jeu d'enfant. Et je fus dehors. S'il s'avère un jour que je fus « précoce », ça l'aura été en réussissant une authentique fugue de bébé ! Tant d'autres ont tenté et tentent encore !

Une fois dehors, j'allai, accroché à l'arrière du landau, selon les pentes des couloirs. Je découvris même assez vite la façon de pousser le landau avec mes petits bras et mes petites jambes quand la pente oubliait de descendre. En cas de fatigue ou de doute, je cherchais un coin d'ombre pour aller y dormir quelques minutes. Et c'est bien reposé que j'atteignis enfin la gare, aussi déserte qu'un petit matin de jour férié. Il y avait tant de quais ! Tant de possible, après plus d'un an d'impossible ! Et ces wagons, tout au fond, allongés comme des biberons !

Je reconnais n'avoir eu nulle autre idée que de voyager sans billet. Ni menue monnaie. A qui la faute si même les enfants seuls vont sans argent de poche, ni biscuits pour la route ? Si, à peine au monde, l'errance est le prix de la liberté ? Et s'il y a tant de quais ? Je crois bien que mes premières observations sur les droits des enfants et sur les façons de les faire valoir sont nées devant les quais de cette gare de banlieue. Ce grand peigne au sol qu'ils formaient avec les rails... Des quais que j'arpenterai quelques années plus tard, guitare et cheveux au vent, ou bien pipe et chapeau, ou les yeux creusés de sommeil, à l'occasion de tant d'autres fugues.

Mais dans l'immédiat, mieux qu'un droit de l'enfant, un moineau s'était posé sur mon landau. Bienvenue, bel oiseau, dans ce monde compliqué ! Je savais encore un peu parler oiseau. Je lui ai demandé s'il pouvait me guider vers le quai où passent les trains pour la grande ville. Je lui ai dit que je pensais qu'il le savait. Il m'a sifflé son accord dans une longue et joyeuse trille, plus pure qu'un petit matin de jour férié. Puis il s'est mis à voler devant moi, et je l'ai suivi. J'ai alors compris qu'il était une vraie créature de mes songes. Il ouvrait tous les chemins sur terre. Et, s'il le fallait, dans les airs.

Le moineau se posa sur une poubelle, le temps que vienne un train et que je pousse mon landau dans le premier wagon venu. Après quoi, j'évitais d'éveiller l'attention des rares passagers occupés à somnoler dans leur coin. Les portes se refermèrent automatiquement. Je callai les roues comme je pus et rejoignis ma couche en un tournemain. Et, tirant ma couverture sous le menton, j'attendis tranquillement le terminus. Nul besoin de hochet. Par la fenêtre, il me semblait apercevoir le moineau, et comprendre qu'il m'accompagnait. Je m'assoupis bientôt. Dans ma rêverie, il y eut des champs de toutes les couleurs sur lesquels glissait le peigne géant détaché de sa gare. Et mon bel oiseau qui patrouillait d'un bosquet à l'autre pour mieux jouir du spectacle.

L'arrivée en gare centrale fut un réveil brutal. Le bruit. Le bruit. Le bruit. Les haut-parleurs grésillant des noms de ville. Les freins hurlant sur les rails. Les lourdes grilles qu'on replie, les rideaux de fer qu'on enroule. Mes tendres oreilles de bébé protestèrent. Et, tout en descendant de mon wagon, je rêvais déjà du wagon suivant. De celui qui m'emmènerait au loin, un vrai loin, plus loin que la grande ville.

Parvenu dans le hall, ce que je vis confirma mon intuition. Tout y ressemblait trop à ce que je venais de quitter. Un monde de laides contraintes, que rien ne justifiait. Rien que de très grises agitations. Et pourtant tous ces trains parlaient d'ailleurs et de libertés à ciel ouvert.

Le moineau vint se poser sur un banc, devant la salle d'attente. Il me dit qu'il y avait mille façons d'aller là où le ciel est ouvert. Mais que si je tenais au train, il en connaissait un qui partait de cette gare et roulait de nuit vers ces champs que j'avais vus dans mon rêve. Je lui dis d'accord, mais la nuit est encore loin. Il me dit ce n'est pas grave, je vais la rapprocher. Je vis les aiguilles des horloges se mettre à tourner comme des hélices d'avion et, aussitôt, le soleil fut couché, toutes les lampes allumées. Le train de nuit ne fut pas difficile à trouver. Ses carlingues luisaient sous l'aura jaune des lampadaires. Il avait l'air sympathique. Je m'installai au fond d'un wagon. Je n'avais toujours ni faim ni soif. Ce qui prouve que boire et manger ne sont pas nécessairement les principales activités d'un bébé. Quand le train eut démarré, et que l'on commença à sortir de la ville, j'admirai, couché dans mon landau, le grand nombre de feux d'artifice qu'une nuit urbaine héberge le quatorze juillet. Des feux qui prenaient peu à peu la couleur des champs de mes rêves. Et ce fut par le retour du rêve que s'effectua celui du sommeil.

Je dormis tant et si bien, lové dans les entrailles du train de nuit, que j'ignore tout des inconvénients qui me furent épargnés. Une erreur d'aiguillage, une panne en rase campagne, une attaque de vautours, le passage du contrôleur, que sais-je ? Encore aujourd'hui, je ne sais pas très bien la nature

de ce qui s'est passé. La nature de ce qui ne s'est pas passé. Qui a fait quoi, et comment. Et le rôle exact du moineau dans cette affaire. Mais je vois, ex-baby Michou, que je commence à t'ennuyer.

Sache cependant que c'est le même moineau, celui qui avait fait son nid dans mes rêves, qui était encore là, et bien là, à l'aube du 15 juillet. Pépian d'abondance et me picotant les joues de son bec, il me signifiait qu'il urgeait de me préparer à descendre au prochain arrêt.

Ce que je fis. L'air s'était rafraîchi. Je vis qu'il y avait des montagnes autour de nous. Une lune pâle était restée accrochée au faite de l'une d'entre elles. Le soleil, caché derrière une autre, poussait devant lui une portée de petits nuages extraordinairement blancs s'enfuyant dans un ciel extraordinairement bleu.

De toute ma courte année de vie, je n'avais rien de vu de tel, de si haut, de si beau. Mon landau et moi étions seuls et heureux sur le quai unique de la minuscule gare. Ecrasés de splendeur. Ignorants des us et coutumes d'un tel lieu, et donc pas vraiment étonnés de constater la présence, tout près de là, sur une sorte de parking, d'une montgolfière qui y stationnait paisiblement, à l'exclusion de tout autre véhicule. Je décidai de m'approcher.

Et voilà, tu sais tout, ou presque. Un aimable bipède se proposa pour nous hisser, le landau et moi, dans la nacelle - sur le rotin de laquelle le moineau était déjà perché. Grimant à son tour, il largua les amarres et rien ne fut plus simple que de suivre le vent. Nous étions irradiés par la gloire du jeune soleil matinal. Je dormis à mon aise. Le gars dut quand même me secouer par les épaules. Nous survolions des bois et des combes, et il avait décidé de se poser. Et de se poser tout en haut de la Combe du Tressus. Oui ! Pourquoi là ? Et pourquoi pas ?

Le gars me remit les roues sur terre, ou plutôt sur le goudron. Une route descendait en un long virage vers une grosse bâtisse. Où un bébé venait de naître, mais je ne le savais pas encore. Et je m'en fichais. Sur l'instant, c'était le défi de la descente qui m'intéressait fort.

Je me suis lancé sans trop hésiter, à genoux dans mon landau, capote rabaissée, profil de course. J'ai passé le long virage dans un miracle. La ligne droite qui suivit fut incandescente : je fonçais droit vers les cages à lapins, ce qui fut au total plus heureux pour moi que pour eux. Je partis en roulade, droit dans un buisson d'épilobes. Les hommes de la maison, qui fumaient dehors à cause du bébé, regardèrent sans sourciller le destin du bolide, et continuèrent à fumer.

Je ne sais pas qui prévint les gendarmes, ni pourquoi. Un marmot qui déboule dans les épilobes est-il un trouble à l'ordre public ?

Toujours est-il que les gendarmes furent bientôt là. Ce qui fit sortir les femmes, et même les bébés dans leurs berceaux. On m'a relevé. On m'a conduit.

Et c'est ainsi que je suis passé près de ton berceau. Que je t'ai frôlée, peut-être. J'ai à peine eu le temps de te souffler un « à bientôt ! » que déjà la maréchaussée m'avait soustrait de la situation pour longtemps.

Tu connais à peu près la suite. Je suis repassé plusieurs fois par ici, et sous différentes formes. Et je suis revenu encore, à tel point qu'il m'arrive de rester. De rester là, comme toi, ex-baby Michou. A regarder les épilobes et, en hiver, à toujours y penser.

2015

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES

Epilobes - 2015

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0277-4